.91
.5f
.2
546.91
Sm5f
Cop 2

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY
MAY 18 1903

LA FEMME DANS LES CHANSONS DE GESTE.

BY

H. A. SMITH.

REPRINTED FROM COLORADO COLLEGE STUDIES.
VOLUME X.

COLORADO SPRINGS, COLORADO.
MARCH, 1903.

84091
Smith
cop 2
UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY
MAY 1 8 1916
HUMANITY DEPARTMENT
HUMANITY DEPARTMENT

LA FEMME DANS LES CHANSONS DE GESTE.

By H. A. Smith.

[*Continued from Vol. IX.*]

IV.—L'Épouse.

Les jeunes filles sont assez souvent calomniées par les poètes, au moins par ceux qui vinrent plus tard. Mais en revanche ils mettent ordinairement les femmes mariées dans une lumière beaucoup meilleure. La position de l'épouse était en théorie égale à celle du mari. C'est ce qu'atteste cette phrase de la belle Aude répétée mille fois par d'autres femmes: "Qui jurait me prendre comme son pair."[1] Mais au XIIe siècle elle n'était pas son égale en réalité.

Sous quelques rapports la femme n'était que la vassale du baron. Quels étaient par exemple les droits d'une épouse? On lui *nommait* un douaire à son mariage mais nous ne voyons nulle part qu'elle eût sur celui-ci des droits particuliers pendant la vie de son mari. C'était seulement après sa mort que le douaire était à elle.[2] Elle tenait un fief de la même manière.[3] Elle était toujours représentée par son mari aux cours, et dans les affaires si elle en avait. Ceci était nécessaire où la justice était un arrêt d'armes.

Le seigneur féodal pouvait exécuter sa femme pour des crimes, comme on voit dans Parise la Duchesse et Macaire, où on allait la brûler pour des crimes honteux et où elle était à la fin divorcée et chassée du pays par l'arrêt de son

[1] Voy. note audessus.

[2] "De son doiare ne doit estre obliée" (Aymeri de Narbonne, V. 4434). "De Ribemont iert ma feme douée" (Raoul de Cambrai, V. 5737.)

[3] Il n'y a pas d'exemples où une femme soit investie d'un fief sans lui donner en même temps un mari.

mari.[1] Il est vrai que dans Macaire ce fut pour le crime d'adultère, pour lequel l'église permettait une peine pareille. Sans doute l'église y exerçait une influence salutaire, mais dans une société où la force était le droit, on ne pouvait toujours s'y fier.[2] Le mauvais traitement des femmes est le sujet de plusieurs chansons de geste,[3] et c'était un devoir du chevalier de redresser les torts des dames.

Il ne manque pas de proverbes malins contre l'épouse, quoiqu'on puisse les attribuer pour la plupart à la malice des poètes, parce que les épouses qui étaient vraiment méchantes sont peu nombreuses.[4]

Cependant les femmes avaient leurs petits défauts. Par exemple elles n'étaient pas toujours assez discrètes. Le père de Doon, dans ce beau passage où il donna des conseils à son fils, dit: "Et quant tu saras rien que celer tu vourras,—ne le dy à ta femme nulement, ce tu l'as:—car ce elle le scet, tu t'en repentiras—au premier desplaisir que tu mais lui feras."[5] Mais il y a aussi des sentiments contraires et avec plus de raison. Ainsi quand Doon était en prison il nomma toute sa grande lignée qui l'avait oublié, mais il ajouta: "mes de tous cheus ne m'est vaillant .I. oef pelés,—forsque de ma mouillier, qui tant m'avoit amés."[6] De plus les héros les plus renommés n'hésitent pas à prendre conseil à leurs femmes, qui le donnent souvent très sagement.[7] Sans doute Guillaume d'Orenge n'aurait pas été un si grand homme sans

[1] Parise la Duchesse, V. 6013. Macaire, V. 382.

[2] Quand le roi avait enlevé l'épouse de Bernier et allait la donner à un autre, elle dit: "Biaus sine rois, merci.—n'encor gaires que B. li hardis —m'a espousée par verté le vos di;—jugies en droit, li clerq de cest païs, Que la loi Deu aveis a maintenir. Laerés vos dont crestienté honir?" Mais de peur du roi, "Trestuit se taissent li grant et li petit" (Raoul de Cambrai, V. 6185).

[3] Parise la Duchesse, Doon de maience, Berte aus Grans Piés, Macaire etc.

[4] Un bourgeois prend pitié d'Aiol et veut lui donner des habits, mais sa femme s'y oppose et dit du mal d'Aiol. C'est un passage auquel je n'ai guère vu un semblable (Aiol, V. 1220).

[5] Doon de Maience, V. 2471.

[6] Gaufrey, V. 1774.

[7] Aymeri de Narbonne, V. 3782.

Guiborc.[1] Que le bon chevalier aimait et honarait sa femme, mille passages nous le témoignent. Les manières entre le mari et l'épouse étaient des plus respectueuses. Il l'appellait toujours "ma belle soeur" ou "belle dame."[2]

Devant son seigneur, c'était le devoir de la femme d'obéir, et il y a beaucoup de passages qui attestent son humilité même dans les circonstances les plus provocantes. Sa réponse ordinaire était "tout à votre plaisir."

L'influence des femmes sur leurs maris, souvent de moeurs trop sauvages, est bien évidente dans une scène touchante, et amusante en même temps, dans Girart de Rossillon. Ce grand fier, Girart, qui avait été chassé de son pays par le roi, fut exhorté par un saint hermite à renoncer à sa colère et à faire pénitence. Mais, en vrai baron du moyen âge, aux plus belles prières il n'avait qu'une seule réponse obstinée: "Je veux tuer le roi." Ce ne fut qu'à la prière de Berte, sa femme, qu'il céda.[3]

La vie de l'époque devait donner à la femme une immense influence morale. Pendant les longs hivers, le baron vivait au sein de sa famille, et on peut croire que la femme avait alors la meilleure prétention à l'égalité avec son mari, égalité jamais reconnue dans les droits on dans la vie ordinaire. Elle s'asseyait à son côté dans la salle ou à table.[4] Elle avait des servantes, qui, si elle était duchesse ou comtesse, étaient des jeunes filles nobles, comme les pages de son mari étaient des fils de chevaliers.[5] C'était honteux à elle de sortir seule.[6]

Les devoirs de la femme du baron étaient en général les mêmes que nous avons donnés pour "la jeune fille," en ajoutant ceux de la maitresse d'une maison. Elle suveillait la

---

[1] Voy. la scène devant Orenge citée plus loin.

[2] Le titre ordinaire de la femme était "dame." Dans Macaire où la reine Blanchefleur était déguisée comme femme du boucheron, le roi la salua comme "Commere" et après qu'il eut appris sa vraie position, il disait toujours "dame" (Macaire, V. 1411).

[3] Girart de Rossillon, V. 2207.

[4] Gui de Nanteuil, V. 1877.

[5] Macaire, V. 58.

[6] Vos estes joine dame, et tote sole alez! Se li dus le savoit vos en sauroit malgré (Parise la Duchesse, V. 361).

manière de placer les invités, et quand des hôtes arrivaient au chateau la femme avec le châtelain descendait le perron pour les recevoir.[1]

C'était en l'absence du seigneur dans les guerres ou les voyages que sa femme avait plus de soucis. Elle était alors maîtresse du château et avait beaucoup de devoirs qui appartenaient ordinairement au châtelain. Tous les gens de la maison et même les hommes de guerre ètaient à ses ordres, et on ne voit aucun poème où le baron se plaint de sa fidélité.[2]

Sans doute on dira que cette vie de la femme n'était pas gaie, et cela est vrai. Ordinairement le château était pour elle le monde. Elle n'avait pas beaucoup d'amusements. Comme son mari, elle jouait aux échecs, le jeu par excellence du moyen âge. Puis elle avait toujours sa broderie,[3] et quelquefois un jongleur réjouissait le château pendant deux ou trois journées. C'était pour elle, comme pour tous les autres, une fête.[4] Quant aux joutes pendant le douzième siècle, nous ne croyons pas qu'elles fussent une grande source d'amusement comme plus tard. On ne les voit guère sauf aux célébrations d'un mariage ou de quelque chose de semblable. La vraie bataille était trop fréquente et trop rude au XIIe siècle, pour qu'on aimât beaucoup à imiter la bataille, excepté comme préparation au combat, ou pour se défaire des exubérances de la jeunesse. A "l'adoubement" d'un chevalier ou au mariage, il y avait toujours des exercices à l'escrime et au "behourd," mais il ne s'agit pas de mettre en scène des dames ou d'échanger des défis courtois. A ces joutes improvisées la femme était souvent présente, mais elle n'y jouait aucun rôle.

---

[1] "Li vint encontre ses genres Loeis, et la roïne qui moult ot cler le vis" (Aliscans, V. 2604).

"Dame Aye d'Avignon a fet grant courtoisie: Les degrez avala, s'a chascune baisie" (Gui de Nanteuil, V. 2928).

[2] Quand les sarrasins allaient brûler Aymeri devant son château, sa femme dit, "Que sain et sauf et vif le me rendez—je vos rendrai Nerbone la cité (M. Aymeri de Narbonne, V. 1496). E. Branumunde les turs li ad rendus" (Roland, V. 3655).

[3] Voy. note sur la jeune fille.

[4] Pour le vrai type du jongleur, son métier et son accueil, voy. Huon de Bordeaux, V. 7331.

La joute comme jeu proprement dit, est évidemment plus récente.

Pour donner une idée plus vive de l'épouse au moyen âge, nous citerons deux ou trois incidents dans les vies de quelques femmes les plus renommées de nos chansons de geste.

C'est Hermenjart, la femme d'Aymeri, au sujet de laquelle on a déjâ vu des scènes charmantes. Un jour le vieux Aymeri fut blessé et fait captif par les païens. Ils le lièrent à un pôteau devant Narbonne, le battirent horriblement et ménacèrent de le brûler s'il ne rendait pas la ville. Mais en vrai père de Guillaume et de Naïmer, il implora sa femme de ne pas rendre le château. Ce ne fut qu'après qu'on eut allumé le feu, que cette femme héroïque qui donna tout pour son mari, traita avec les païens. Mais ce qu'elle fit pour Aymeri elle ne l'aurait pas fait pour elle-même. Plus tard elle fut assiégée dans le donjon et elle ne se rendit point, même quand il ne restait que trois femmes presque mortes de famine.[1]

Une autre est Berte, ce type de bonne femme chrétienne du moyen âge. Quand son mari, Girart, fut chassé de son pays, elle le suivit à l'exil et par sa bonté et sa piété apaisa la colère de ce fier guerrier. Pour gagner leur vie, cet homme noble, récemment comte et seigneur de la moitié de la France, fut forcé à devenir charbonnier et à porter son charbon de bois pour le vendre dans les villes—"ciel, quel fardeau il portait"—et Berte devint coutourière: "Se seoit toute jour en la poudre—et gaaignait son vivre au tailler et au coudremaul vestue et chauchiée et tout entorchonnée-Couvroit sa grant biaute la gente fauconnée."[2]

Enfin c'est Guiborc, la femme héroique de Guillaume d'Orenge. Quand Guillaume a livré aux païens cette bataille terrible d'Aliscans, où son neveu Vivien, le Roland de la maison de Narbonne, meurt dans ses bras, sept des plus grands combattants de sa famille sont pris, et ses vingt mille Français tués jusqu' au dernier homme; alors ce géant guerrier, terrible dans son désespoir, par ses seules forces rompt les rangs des sarrasins et s'en va à Orenge. Toute l'armée

[1] Mort Aymeri de Narbonne, V. 1490.

[2] Girart de Rossillon, V. 2369.

païenne le poursuit; mais il tue le plus brave et, habillé comme un païen, il arrive devant la ville.

Le portier, un prêtre et Guiborc avec les femmes sont les seuls habitants de la ville. Tous les hommes restent sur le champs d'Aliscans. Epuisé par ses soixante heures de bataille, ses quinze blessures et la douleur de sa défaite, il s'arrête à la grande porte et demande qu'on l'ouvre. Mais le portier ne reconnait pas ce chevalier seul, couvert de sang et armé en païen. Guiborc vient à la tour et demande son nom. "Je suis Guillaume" dit-il en pleurant, "Les païens me suivent. Ouvrez la porte." "Jamais" repond cette femme sage, "jusqu' à ce que j'aie vu votre visage." Il va ôter son heaume lorsqu' un parti de sarrasins mène une troupe de prisonniers français près de la ville. "Ah" dit elle. "Je vais voir si vous êtes vraiment Guillaume. Jamais Guillaume ne permettrait une telle indigneté." Il ferme son heaume et se lance sur les païens, qui fuient avec effroi ses coups terribles. Alors elle ouvre la porte d'Orenge.

Mais lorsqu'elle va lui ôter l'armure elle dit: "Pourquoi est-ce que je vous ai laissé entrer? Si vous étiez Guillaume vous seriez revenu vainqueur. Où est Vivien et l'armée française"? "Morts," dit le comte en pleurant, "tous sont morts en Aliscans."

Elle se pâme de douleur mais lorsqu'elle apprend que ces sept comtes sont captifs, elle devient encore courageuse. "Pars" lui dit-elle. "Va en France chercher de l'aide chez le roi." Elle ne pense plus aux blessures de Guillaume, à sa fatigue, à sa douleur. En vain il y oppose de bonnes raisons. "Pars" dit-elle, "pars toujours. Moi et les femmes nous garderons les murs." Et Guillaume part. Il fait le voyage dangereux jusqu'à la cour, et deux mois plus tard, lorsque l'armée française arrive devant les murailles d'Orenge, la premiere chose qu'on voit est Guiborc en armure et les femmes qui défendent encore la ville.[1] Elle avait raison de lui dire: "Bienheureux doit être l'homme qui a bonne femme—et s'il est bon il l'aimera de fin coeur."[2]

[1] Aliscans, V. 3978.

[2] Aliscans, V. 1597, 2035, 8408.

V.—La Mère.

Nous devons parler de la mère, mais elle est rarement trouvée dans les chansons de geste. Cependant les exemples que nous en avons indiquent que la mère n'était pas moins vénérée alors qu'elle l'est aujourd'hui, qu'elle l'a été toujours.[1]

Il y a une question intéressante et, semble-t-il difficile à résoudre: Les mères nobles—allaitaient-elles leurs enfants? M. Gautier dit: "Il nous faut bien constater non sans quelque regret, que les mères de nos chevaliers ne nourrissaient pas volontiers leurs enfants, et que l'usage des nourrices était dès lors très répandu."[2] Il parle le plus souvent des moeurs du XIIe siècle.

Nous ne voulons pas dire que cette assertion ne soit pas vraie, parce que nous n'avons pas toutes les preuves du contraire, mais nous croyons que la phrase appliquée à la femme du XIIe siècle dit trop, si l'on l'appuie seulement sur les passages que cite M. Gautier, et aussi sur ceux que nous avons pu trouver.

(I) D'abord il cite un passage dans Les Sept Sages, écrit peut-être au XVe siècle. Mais une autorité du XVe siècle pouvait ignorer aussi bien que nous le XIIe siècle. (II) Un autre passage cité est de Brun de la Montaigne[3] où la mère dit "qu'elle n'avait pas de lait pour son enfant" et emploit une nourrice. Mais ce passage était nécessaire à l'histoire, pour y faire entrer la nourrice, qui était fée et marraine de l'enfant, et qui jouait un rôle capital dans la vie du dernier. De plus, ce poème est un roman du XVe siècle. (III) Dans Gui de Nanteuil, aussi cité par M. Gautier, le poète dit, "*11 norrichez* li baillent pour *lever* et *baignier*."[4] On ne dit pas

---

[1] Dans deux poèmes où une femme fut condamnée à mort la peine fut changée en exil parce qu'elle se declara enceinte. C'est un fait intéressant considéré en rapport avec les droits plus récents (P. la Duchesse, V. 616; Macaire, V. 680): Dans le premier passage un prêtre accusa une femme de sa confession et à cause de cela il fut mis à mort. C'est une confirmation frappante de la sainteté de la confession.

[2] La Chevalerie, p. 118.

[3] V. 1867.

[4] Gui de Nanteuil, V. 116.

qu'elles *allaitassent* l'enfant, et cette phrase soulève la question si le mot *nourrice* voulait dire nécéssairement une femme qui allaitait l'enfant. Nous croyons que non. Dans le passage cité Des Sept Sages l'enfant avait "*trois nourrices,* l'une le *baigna,* l'autre le *caucha,* et l'autre l'allaita." Dans Aiol les deux enfants jumeaux avaient *quatre nourrices.*[1]

N'est-ce pas donc que le mot *nourrice* était evidemment employé dans un sens plus étendu que celui d'*allaiter?*—S'il n'est pas vrai, on ne pourrait concilier aucunement ces vers dans Raoul de Cambrai: (IV) M. Gautier cite le vers suivant de l'enfant Raoul: "Et la nourrice qui moult ot cler le vis."[2] Mais sa mère Aïlis dit dans le même poème: "Ja l'ai je lase si doucement norri," et aussi: "Biax fix Raoul," dist Aïlis la bele, "*je te norri del lait de ma mamele.*"[3] Il semble ici que la nourrice était tout bonnement la servante qui soignait l'enfant.

(V) Dans Jourdains de Blaivies,[4] où il y avait *deux enfants,* dont l'un n'était *pas fils* de la châtelaine, on ne dit pas que les nourrices allaitassent l'enfant, mais c'est probable. (VI) Dans Aiol où il y a quatre nourrices, les enfants avaient été enlevés et n'avaient pas de mère.[5]

(VII) Un des renvois est dans Godefroi de Bouillon, où le héros était allaité par sa mère, ce qui fut regardé comme exception par le poète.[6] (VIII) Enfin le dernier passage cité par M. Gautier est dans Parise la Duchesse, où l'héroïne, qui était en exil et privée de son propre enfant, devint nourrice du fils d'un baron. Il n'y a pas de doute à ce sujet. Elle dit: "Norice serai bone, car j'ai lait assez."[7] Mais ici l'histoire avait besoin de chercher une occupation pour la femme.

Le dernier passage est le seul du XIIe siècle qui indique avec certitude qu'une nourrice allaitait l'enfant quand la

---

[1] Aiol, V. 9369.
[2] Raoul de Cambrai, V. 86.
[3] V. 1147, 1001.
[4] Parise la Duchesse, V. 944.
[5] Jourdains de Blaivies, V. 576.
[6] Godefroi de Bouillon, V. 639.
[7] Aiol, V. 9368.

mère pouvait le faire, et on a une preuve du contraire toute aussi forte dans Raoul de Cambrai, une des meilleures autorités.

(IX) Dans Macaire il y a un passage où il semblerait que la mère allaitât son enfant: "Mais la roine qui la *nori* souef—Qui de sa fille connoist cuer et pensé."[1] Enfin on pourrait dire beaucoup contre l'assertion que l'usage des nourrices était très répandu, en allèguant les moeurs et la condition de la société du XIIe siècle. Mais c'est une question qui mérite une recherche à part, et nous en avons déjà trop parlé pour la portée de cette thèse.

La mère avait une part importante à l'education de l'enfant.[2] Les premières années des fils étaient confiées à ses soins. Quant aux filles, on n'a pas besoin de le demander. Elles étaient confiées aux soins particuliers de leurs mères jusqu'au mariage, et même toujours.

Il y a une chose digne de remarque sous ce rapport. Dans ces poèmes où les jeunes filles jouent un rôle si effronté, on ne fait jamais mention d'une mère. Nous avons cherché dans l'histoire d'une dizaine des plus méchantes héroïnes et il n'y a pas un seul passage où l'on trouve une mère. On pourrait presque croire qu'elles étaient toutes des orphelines de mère. Mais qu'est-ce que tout cela veut dire? C'est, nous le croyons, que la mère aurait été un empêchement au rôle qu'on donnait aux jeunes filles. Si celles-ci avaient eu des mères, elles n'auraient pas été si effrontées. Tout cela n'est pas naturel et on peut bien douter de ces poètes-là.

Comme toujours une amitié la plus étroite liait ensemble la mère et les fils. La mère était la médiatrice entre eux et leur père, souvent trop emporté. Elle ne les oubliait jamais. Dans Renaud de Montauban[3] les quatre fils d'Aimon, qui étaient poursuivis par le roi et chassés par leur père, retournèrent un jour en haillons au château et demandèrent à manger, et pendant que la mère les servait, elle les reconnut en dépit de la longue séparation. Ah! quelle joie elle en

[1] Macaire, V. 1784.
[2] Aiol, V. 268, déjà cité.
[3] P. 89.

avait! Et comme elle les chargea de vivres et d'habits quand ils partirent!

Le fils était respectueux envers sa mère. Il y a une seule exception. C'est dans cette chanson des moeurs sauvages, Raoul de Cambrai. Aïlis cherchait en vain à décider Raoul à ne pas faire la guerre contre les fils d'Herbert. Il se facha et lui répondit brutalement,[1] et dans un moment d'exaltation elle le maudit. Mais elle s'en repentit: "Ainc en trois jors ne menga ne dormi,—Tout por son fil qu'elle avoit laidi."[2] Et après qu'il fut tué, dans toutes les scènes sanglantes qui suivent, on la voit de temps en temps passer, comme un spectre perpetuel de la vengeance. Il y a surtout une scène superbe. C'est celle où Bernier, meurtrier de Raoul, est porté sur un lit, blessé presque à mort. Aïlis le voit, et saisit un gros bâton pour l'assommer. Et Bernier, qu'elle avait nourri, se traine à ses piéds en lui criant merci. C'est le coeur d'une mère aux prises avec la pitié d'une femme.[3]

La mère du XIIe siècle était courageuse. S'il le fallait elle pouvait tout sacrifier. En Daurel et Beton un traître, qui avait tué son seigneur, voulait s'emparer du petit fils, héritier du fief. L'enfant était entre les mains d'un jongleur et de sa femme, fidèles sujets de leur seigneur. Le traître attaquait leur maison et allait l'emporter. Qu'est-ce qu'ils feront? C'est la femme qui répondit. "Donnez-lui notre fils," dit elle, "ils sont de même âge. Notre fils mourra mais notre seigneur sera sauvé." Le brutal traître brisa la tête de leur enfant contre le perron. Le jongleur s'échappa sur la mer avec le petit héritier, et la femme héroïque mourut de douleur. C'est le comble de la féodalité.[4]

VI.—La Veuve.

Peut-être les veuves méritent-elles un paragraphe à part; sans doute il y en avait assez dans ces jours de batailles et de croisades. Leur sort certainement n'était pas enviable.

---

[1] V. 1100.

[2] V. 3512.

[3] Raoul de Cambrai, V. 5243.

[4] Daurel et Beton, V. 1013.

Pour maintenir leur fief il leur fallait presque toujours se remarier et quelque fois à un homme qu'elles haïssaient, peut-être à l'asssassin de leurs maris qui voulait s'emparer de leurs fiefs.[1] Il semble que le parent ou le seigneur eût le même droit sur les veuves qu'il avait sur la jeune fille.[2] Si les veuves n'avaient pas de fils d'un âge à maintenir le fief leur seul moyen d'échapper à un mariage désagréable, était de devenir religieuses et c'est ce que beaucoup faisaient.[3]

Cette condition sans défense des veuves est partout reconnue dans les chansons de geste. La principale recommandation de Charlemagne à son fils Louis fut de ne rien ôter aux veuves;[4] et l'homme qui maltraitait les veuves et les orphelins était type d'un homme mauvais.[5]

VII.—La Religieuse.

On pourrait écrire toute une dissertation sur la religieuse du moyen âge. Mais on ne voit pas que la femme du XIIe siècle devînt volontiers religieuse sauf pour quelque cause comme celle citée plus haut. C'est ordinairement une femme qui n'était plus jeune, et qui se retirait après la pèrte de son mari.

Pourtant on voit assez souvent des maisons religieuses pour les femmes.[6] Girart et Berte en fondèrent.[7] On en mentionne deux dans Raoul de Cambrai.[8]

---

[1] C'est ce qu'on voulut faire en Doon de Maience et qu'on accomplit en Daurel et Beton.

[2] La femme de Bernier retourna chez son père et le roi la maria à l'ennemi de Bernier (Raoul de Cambrai, V. 6790). Daurel et Beton, V. 644.

[3] Hermenjart "nonain devint et servé Damedé" Mort Aymeri de Narbonne). C'est la menace ordinaire d'une femme qui s'oppose à un mariage.

[4] Couronnement Looys, V. 84.

[5] "Les orfenins faisoit desireter—Les veuves dames lor rentes recoper—Moult le maudient li home du rené" (Huon de Bordeaux, V. 2465).

[6] Aye d'Avignon, p. 29.

[7] Girart de Rossillon, p. 228.

[8] V. 1394, 7315.

VIII.—CONCLUSION.

Nous avons déjà parlé de la grande différence entre les jeunes filles des poèmes les plus anciens et celles des plus récents. Quoiqu'il n'y ait pas beaucoup de renseignements sur la femme dans les chansons de geste plus vieilles, le peu qu'on trouve la met dans une lumière très belle. Mais dans les poèmes du XIIIe siècle les jeunes filles sont souvent des monstres d'effronterie et d'impudicité. Quelle est l'explication de ce changement?

M. Gautier, avec d'autres, dit que les poètes mentent tout bonnement.[1] Sans doute il a raison jusqu' à un certain point. On ne peut pas croire les femmes aussi méchantes que quelques trouvères les ont peintes. Et quand les choses dépassent toute imagination, toute ressemblance au naturel, on peut, à juste titre, refuser de les croire. Mais si l'on accepte leur témoignage en beaucoup de faits importants et quelquefois très étranges, peut-on en douter entièrement en d'autres choses sans en donner une explication suffisante? Et si les vieilles chansons de geste sont vraiment un reflèt de la vie de leur temps, qu'est-ce que signifient ces caricatures de la jeune fille du XIIIe siècle et de la fin du XIIe? Parce que s'il est vrai qu'elles soient principalement des caricatures et des mensonges il doit exister une raison pour que les gens les écoutassent volontiers.

Tout en acceptant les belles raisons qu'on donne au sujet de la malignité et de l'ignorance des poètes à l'égard de la femme, nous croyons que ces portraits indiquent un changement notable dans la position de la femme et dans les moeurs du temps. On sait que les XIe et XIIe siècles étaient la période d'une renaissance religieuse et morale au nord de la France,[2] la région où l'on croit que presque toutes les chansons de geste ont leur origine. L'église en était la cause, et les moeurs étaient très austères. Mais au sud les conditions étaient tout-a-fait différentes. La société était plus élégante et plus libre, mais moins simple et

[1] La Chevalerie, p. 377.

[2] Voy. Guizot et Martin.

moins morale. On voit là les cours d'amours qui jugent "que l'amour n'est pas possible entre des mariès," et d'autres jugements pareils.[1] Les moeurs étaient licencieuses et on sait que plus tard, au moins pendant le XIVe et XVe siècles, les mêmes conditions arrivaient au nord, ce que témoignent les romans souvent très immoraux de la période décadante, aussi bien que les historiens. N'est-ce pas possible donc que ces portraits dans les poèmes indiquent l'influence de la société peu chaste du midi, qui influait de si bonne heure sur les moeurs du nord? C'était au XIIe siècle que les croisades et les diverses expéditions militaires commencèrent cette amalgame des idées, des langues et des moeurs, qui faisaient la France unie. C'est alors que les barons rudes et guerriers du nord voyaient, non seulement la civilisation du midi de l'Europe, mais aussi le luxe et les vices de l'orient; et on doit noter ici, nous semble-t-il, que le plus grand nombre des héroïnes, qui jouent un si mauvais rôle dans les chansons, sont des sarrasines ou des païennes.[2] De plus il parait vraisemblable qu'il y ait dans plusieurs poèmes des éléments de deux sociétés bien différentes. On ne peut guère croire à une autre explication des deux parties d'Aiol, dont l'une a des moeurs si austères tandis que l'autre renferme tout le mauvais gôut, et toute l'immoralité de la période décadante.[3] Le temps entre les dates de composition des deux parties semble une explication insuffisante pour un tel changement dans les moeurs. Aussi ne faut-il pas oublier qu'il y avait des poèmes auxquels il n'y a rien de tel à reprocher, comme Aymeri de Narbonne, écrit au XIIIe siècle. Ils sont des imitations, c'est possible, mais on voit qu'il y avait un pays ou une société où on désirait de telles imitations.

Mais si ces portraits des jeunes filles donnent un tableau quelconque de la société de l'époque, quelle était vraiment la

---

[1] Le Roux de Lincy, "Les Femmes celèbres de l'ancienne France," p. 179.

[2] Sur douze des plus méchantes, neuf sont des païennes. Les deux les plus abominables sont Floripas en "Fierbras," et Sebille qui est mariée, en "La Chanson de Saisnes."

[3] Aussi Elie de Saint-Gilles, Raoul de Cambrai, Gaydon etc.

position de la femme au XIIIe siècle en comparaison avec celle de la première partie du XIIe? Sans doute il ne serait pas possible de dire que sa position était plus ou moins mauvaise. Peut-etre, avait-elle plus de liberté, et plus de droits, dans la société, et, en revanche, elle avait perdu quelque chose du respect, qu'elle inspirait autrefois aux esprits de ces hommes rudes qui la vénéraient tout en la maltraitant. C'est possible qu'elle abusât un peu de sa nouvelle liberté—on le fait toujours—au moins les idées de quelques poètes les plus malins suggèrent une telle interprétation.

On a fait mention plus haut d'une institution qui mérite ici un paragraphe. C'est les cours d'amour. De Lincy dans son livre, "Les femmes célèbres de l'ancienne France" dit:[1] "Ces assemblées paraissent s'être formées dès que la première moitié du douzième siècle au midi, et dans le nord, vers 1140." Ces cours étaient des réunions des dames pour juger des querelles d'amants, des chansons d'amour etc., et De Lincy croit qu'elles étaient de grande importance dans la société de l'époque. Pour la plupart ses examples sont basés sur le "Choix des poésies originales des troubadours" de Raynouard, écrivain provençal. Quant au midi nous n'en disons rien, et il n'y a aucun doute qu'une telle institution jouât là un rôle, mais il nous semble bien étrange qu'au nord, pays des chansons de geste, une telle chose pût exister et fleurir pendant un siècle, le plus fécond de nos épiques, sans que nous puissions en trouver la moindre indication dans les poèmes. De plus, lorsque nous pensons à la condition de la femme, au moins comme nous l'entendons, nous ne voyons pas comment une telle institution soit possible. Nous ne croyions pas les femmes du XIIe siècle si indépendantes, si hardies: et l'idée d'un Raoul, d'un Guillaume ou d'un Roland qui paraisse devant une telle assemblée des dames, comme compétiteur pour le prix dans une chanson d'amour, nous semble assez ridicule.

Quoiqu'il nous manque des textes pour décider la question avec certitude, nous n'avons pu trouver aucunes preuves certaines que ces cours fussent en vogue dans le nord de la France

[1] Voy. note audessus.

avant le milieu du XIIIe siècle,[1] et nous ne pouvons pas comprendre pourquoi les poèmes ne les mentionnerait pas si elles y existaient. Si l'on pouvait déterminer que ces cours étaient connues seulement au midi pendant cette période, ce serait une autre preuve de la composition septentrionale de la chanson de geste.

A l'égard donc de la position de la femme en société et en droit, elle s'appellait l'égale de l'homme; mais on a vu que cette égalité n'avait rien de vrai, parce que la force était souvent la loi, et la femme était la plus faible. Aussi dans quelques poèmes, les plus vieux et les plus guerriers, la femme compte pour peu de chose. Roland meurt en pensant à son épée, à ses conquêtes et à son seigneur, Charlemagne, mais de la fiancée qui l'aimait si éperduement, pas un mot dans cette belle oraison.[2] On dit à la sage Aïlis d'aller chez ses femmes, de manger et de boire et de laisser les affaires aux hommes.[3]

Mais tous les poèmes ne sont pas des moeurs aussi farouches et les droits de la femme étaient nombreux. Elle tenait des fiefs, et elle pourrait peut-être rejeter un mariage désagréable. Elle avait des missions importantes dans la religion et dans la société. Même elle exerçait quelquefois ce droit le plus relevé et le plus exclusif de la chevalerie, et elle *adoubait* des chevaliers.[4] Mais c'est dans la vie domestique qu'elle avait le pouvoir le plus grand. Elle adoucissait les moeurs de ces barons farouches et, aidée par l'église elle faisait beaucoup avancer le règne de la justice et de la pitié, dans ces châteaux féodaux, pendant ces deux siècles de demi-obscurité. Enfin les poètes n'ont pas manqué de nous don-

[1] Martin: Histoire de la France.

[2] Roland, V. 2259.

[3] Raoul de Cambrai, V. 1100.

[4] C'est ce qu'elle fait en Doon de Maience (V. 8261), Gaufrey (V. 3678), Gui de Nanteuil (V. 942) et Hugues Capet (V. 2060). Un des meilleurs exemples est dans Li Covenans Vivien (V. 1270) où Guiborc donna l'accolade à Guichardet. M. Gautier donne aussi Auberon et Jourdains de Blaivies. C'est clair que c'était assez commun pour ne pas exciter l'étonnement, mais nous ne le croyons pas représentatif. Cela n'était pas un *adoubement* en règle.

ner des types dignes de se comparer avec les femmes célèbres du monde entier. Ce sont Aïlis la mère qui n'oubliait jamais son fils, la belle Aude qui aimait Roland mieux que les Français de tous les siècles n'ont pu le faire. Ce sont la femme guerrière, Guiborc, et enfin Berte la comtesse coutourière, type parfait de la chrétienne du XIIe siècle.

Il y a une question qu'on fait sans cesse quand on parle d'une période quelconque de l'histoire. Quel fut le sort du peuple? Fut-il heureux? Comment répondre à cette question au sujet de la femme du XIIe siècle? Si le progrés de la civilisation du monde est tout bonnement une augmentation des conditions qui produisent le bonheur, quel besoin de le demander? Nous nous sommes certainement bien avancés depuis le XIIe siècle. Mais il y avait aussi des causes spéciales pourque le sort de la femme de cette époque ne fût pas le plus digne d'envie. Ce siècle était en général le règne de la force, et c'est toujours, aux époques de violence, la femme, le sexe plus faible, qui souffre les plus grandes rigueurs. La femme du moyen âge savait pleurer. C'était son métier à elle, et quelquefois toute son histoire. Un baron dans Girart de Rossillon en priant un autre de quitter sa douleur, dit: "Plorer doivent li femmes," et nous savons qu'elles n'en manquaient pas de causes et qu'elles pleuraient bien. C'est une chose peut-être peu connue des admirateurs de l'antiquité, que nous avons des modèles de la douleur dignes de comparer à celle si renommée pour le héros de la Troie.[1] Dans ces croisades immenses contre les Mahométans de l'orient, dans ces guerres contre les Sarrasins au midi de l'Europe et ces expeditions contre les Saxons du nord, et finalement, dans ces terribles luttes féodales entre des voisins, que de femmes qui aimaient si bien leurs maris, femmes à qui la vie avait commencé si heureusement, devaient voir les corps sanglants de ces forts et vigoreux guerriers portés dans la cour du château, ou, plus triste encore, attendre pendant

[1] Aïlis et la fiancée de Raoul, Hermenjart dans la Mort Aymeri de Narbonne et surtout Aude à la mort de Roland.

longues années les chevaliers qui ne retournaient plus! Que de vies de femmes finissaient alors, comme finissent les plus belles chansons de geste, sur un note monotone et triste.[1]

[1] Comme Aliscans, Raoul de Cambrai, mais surtout, La Chanson de Roland. (On omet le biliographie à cause de l'étendue de la thèse.)

3 0112 061738115